Document generated on 07/15/2025 8:34 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Trois grandes figures de chez nous

David Dorais

Number 104, Winter 2010

Chefs-d'oeuvre inconnus : nés de la folie, de la douleur, de la hantise, du désir

URI: https://id.erudit.org/iderudit/61311ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dorais, D. (2010). Trois grandes figures de chez nous. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (104), 7–15.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Trois grandes figures de chez nous

David Dorais

C'est avec une humilité d'artisane que, toute sa vie (1962-2000), Pneumonie Bergamotte écrivit. Jusqu'à son trépas précoce, elle repoussa fermement les témoignages d'admiration de ses trop rares lecteurs. Elle ne produisait, déclara-t-elle un jour dans son style inimitable, que des « petits papiers pas rapport ».

Née Pneumonie Grandbois, elle grandit à Granby, rue Grand'maison, dans une famille où rien ne la destinait à une c arrière d'écrivaine, son père étant un pauvre mécanicien de motocyclettes et sa mère, une simple femme au foyer. Néanmoins, tous deux vouaient un fervent respect à l'éducation, allant parfois jusqu'à prendre sur l'argent du ménage pour acheter un livre. Ils firent l'impossible pour que leurs six enfants terminassent leur secondaire ; dans le cas de Pneumonie, leurs efforts assidus et leur sévérité inflexible furent couronnés de succès. Nulle surprise à cela : depuis sa plus tendre enfance, Pneumonie manifestait un goût prononcé pour l'écriture. Les mots lui venaient instinctivement, comme la grâce pleut miraculeusement sur les grands artistes. On appelle cela un don.

Tombée enceinte à dix-sept ans après une brève liaison avec une crapule, ex-prisonnier converti en vendeur de couteaux, elle fut renvoyée de chez Clermont Patate, où elle travaillait, et jetée à la porte de la maison familiale. Ce double rejet affecta profondément Pneumonie Grandbois ; l'injustice du monde ouvrit alors en elle une blessure qui ne se fermerait jamais. Pour marquer ce moment douloureux, elle se fit tatouer sur l'épaule une rose fanée versant des larmes.

Heureusement, sa route croisa celle de Bérantin Bergamotte, jeune homme frais émoulu de la Faculté de bibliothéconomie de Sherbrooke. Non seulement il lui donna, par le mariage, son patronyme, qui allait devenir le signe éclatant d'une œuvre magistrale, mais il fut le premier à prendre conscience

de ses talents d'écrivaine. Au fil des ans, il se révéla un appui inébranlable. Il l'épaula le long de cette route qu'il voyait comme celle du sacerdoce et il recueillit religieusement les traits de génie qu'elle semait avec un détachement incomparable. Il fut le compagnon de tous les instants, jusqu'à l'horrible accident qui se produisit une nuit dans un champ près de Roxton Pond, lorsque sa précieuse vie disparut sous les lames sans merci d'une moissonneuse-batteuse s'étant tardivement mise à l'ouvrage. On ne se trompera guère en disant que, sans son mari, jamais Pneumonie Bergamotte, malgré sa virtuosité, n'aurait pu transcender sa profession de serveuse chez Pizza-Ronny et devenir l'auteure qu'elle restera pour l'éternité.

Les textes de Pneumonie Bergamotte témoignent d'une stupéfiante diversité : listes d'épicerie, agendas, factures, pense-bêtes, notes à son époux, carnets d'adresses, cartes de souhaits, coupons de concours, commandes de restaurant et même formulaires gouvernementaux, aucun genre ne lui est resté étranger. Il est difficile de juger de l'évolution de sa prose, puisqu'il ne subsiste presque aucun de ses écrits de jeunesse ; quelques travaux scolaires, rien de plus. Par contre, sa production de la maturité offre une époustouflante abondance et un intérêt capital. Concédons que chacune de ses œuvres, prise isolément, peut dérouter le lecteur même le plus attentif, et plusieurs personnes qui se sont frottées au corpus bergamottien se sont dites déçues par sa banalité, voire choquées d'avoir perdu leur temps. Sans doute est-ce en pensant à cet aspect (illusoirement) lacunaire de son œuvre que Pneumonie Bergamotte tançait son mari et lui reprochait de voir en elle une « crisse d'artisse ». Mais que l'on embrasse la totalité des feuillets, et plusieurs lignes de force se dégagent, thèmes et motifs récurrents, composantes d'une vision du monde pénétrante et lumineuse : la simplicité, le quotidien, les pressions de la société sur l'individu, la fuite du temps, le lien conjugal, la nourriture, l'argent, le corps, la joie, la vie, la mort, le bonheur… bref, tout ce qui constitue l'existence humaine !

Et c'est en cela que l'œuvre de Pneumonie Bergamotte est universelle [1].

* * *

Mortimer Flagellant (1945-2003) est le meilleur exemple qui se trouve dans notre littérature de l'auteur hors norme et irréductible. Même après sa mort, son œuvre continue de progresser, propulsée par l'ambition première du créateur : ne jamais être compris, surpassé, enseveli par quelque analyse que ce soit. Toute sa vie, l'auteur a lutté, à force d'écrits, pour distancer la critique, qu'elle fût journalistique ou érudite ; cette distance, il l'a voulue qualitative, bien sûr — l'invention étant pour lui la plus haute faculté intellectuelle —, mais également quantitative. Jamais, s'est-il juré, la masse des discours *sur* son œuvre n'enterrera l'œuvre elle-même. À ce titre, la figure auctoriale qui n'a cessé de le fasciner a été celle de Montaigne, qui projetait d'écrire « autant qu'il y aura d'encre et de papier au monde » et qui a pourtant été terrassé par ses glossateurs. Les étudiants et amis de Mortimer Flagellant se souviennent de la colère et du désespoir qui s'emparaient de lui quand il évoquait Shakespeare, Goethe, Hugo, génies titanesques qui avaient tous fini par plier l'échine sous le poids des livres de commentaires accumulés par les siècles.

Le premier bloc de l'édifice flagellantesque a été posé lors de la publication en 1988 de sa somme intitulée *Tout me troue* (2115 pages), méditations « poélitiques » (poétiques et politiques) sur les trois premières années de sa vie. Cet ouvrage n'a guère attiré l'attention, aussi l'écrivain a-t-il profité du sursis qui lui était accordé pour prendre encore plus d'avance et pour placer entre ses poursuivants futurs et lui deux autres volumes, *Mystère en cacophonie* (1990) puis *Planète Okra* (1993), dépassant respectivement les 3 000 et les 5 000 pages.

1. Les *Œuvres complètes* de Pneumonie Bergamotte, précieusement conservées, se cherchent un lieu de diffusion. Les éditeurs intéressés sont priés de contacter Bérantin Bergamotte.

Flagellant était, de l'avis de tous, un « bourreau de travail ». Ceux qui connaissaient son adresse, rue Hutchison à Montréal, savaient qu'ils pouvaient, à toute heure du jour ou de la nuit, passer devant son immeuble et apercevoir, à la fenêtre, sa silhouette penchée sur le bureau.

À partir de *Planète Okra*, les universitaires ont commencé à regarder de plus près l'œuvre de Flagellant. Sa profusion, à tout le moins, étonnait ! Des articles ont paru, au Québec tout d'abord, dans des revues spécialisées. Surtout, le chapitre que le regretté Paul-Daniel Bisson a consacré, dans *Les territoires inarpentables* (1995), à la représentation de la géométrie euclidienne dans les trois livres de Flagellant leur a conféré la respectabilité qui, aux yeux de plusieurs, leur manquait. Mais c'est surtout l'audacieuse adaptation cinématographique, par Wesley Woods, de son roman *Chut ! Flamboie* (2000) qui l'a propulsé sur la scène internationale.

Voyant dans cette notoriété soudaine la réalisation de ses pires craintes, Flagellant a tiré parti de sa fortune nouvellement acquise pour s'acheter, en Irlande, une tour médiévale et y travailler sans repos à l'édification de sa fameuse « galaxi-magination ». Durant un peu plus de deux ans, il s'est tenu à l'écart du monde ; et de ce monde, il a été définitivement arraché après une chute faite depuis le sommet de sa tour, dans les circonstances nébuleuses que l'on connaît et qui ont contribué à étoffer sa légende.

Dans les mois qui avaient précédé sa mort, malgré sa retraite austère, Flagellant était resté en contact régulier avec des amis, des collègues, d'anciens étudiants, notamment ceux qui mettaient sur pied un groupe de recherche consacré à son œuvre, en collaboration avec les Flagellants, groupe d'admirateurs solide et dynamique déjà établi dans Internet. Par les échanges de l'auteur avec ces diverses personnes, on sait donc qu'il travaillait à un manuscrit provisoirement intitulé *Manche de pelle*. Or, nulle trace de cette œuvre n'a été retrouvée, ni dans ses papiers ni dans son ordinateur, quand on a procédé à l'inventaire de son domicile.

Toutefois, une véritable bombe a explosé dans le monde littéraire lorsque, en septembre 2006, les Presses du GROMF (Groupe de recherche sur l'œuvre de Mortimer Flagellant) ont publié un volume d'inédits, *Les carnets de la tour*. Pressés de questions, les éditeurs ont révélé que ces pages provenaient d'un document électronique « infiniment volumineux » acheté « à prix d'or », qui aurait contenu, au dire du vendeur, le dernier manuscrit, inachevé et disparu, de Flagellant. Bien sûr, les accusations de supercherie ont fusé. Certains ont prétendu que le GROMF avait fabriqué de toutes pièces le dossier. D'autres ont suggéré que le groupe était de bonne foi, mais avait été victime d'un canular, peut-être orchestré par les Flagellants eux-mêmes. Et les admirateurs de Mortimer Flagellant soutiennent que ces textes sont bien de sa plume. Les analyses stylistiques même les plus poussées n'ont rien pu conclure.

Malgré ces incertitudes, les lecteurs ne devront-ils pas accepter de voir dans ce premier volume des *Carnets*, et dans tous ceux qui suivront sans aucun doute, la continuation inévitable d'une œuvre « cornucopique » (Bisson) dans son essence, et la matérialisation de cette idée, si chère au grand auteur comme à tous les vrais artistes, selon laquelle la réflexion, toujours limitative, ne saisira jamais dans sa totalité la pulsion créatrice véritable, c'est-à-dire libre et illimitée ?

* * *

L'œuvre immense, atypique et visionnaire de Goglu Tétrault-Pistoia (1940-2010) se révéla à lui d'un seul coup, en une intuition géniale, le soir du 20 août 1962. C'est à Grand-Mère, devant le célèbre rocher en forme d'aïeule, baigné à ce moment de la lueur des étoiles, qu'il connut son illumination. Frappé de stupeur devant cette allégorie extraordinaire de l'Histoire unie à la Matière, il vit apparaître sous ses yeux, tel un bas-relief cyclopéen, la saga généalogique qui lui assurerait la gloire immortelle : une histoire qui s'enclencherait au XVIII^e^ siècle sur les flancs du Caucase pour se

terminer au Québec en 2062, et qui conterait dans le détail les aventures parfois futuristes, souvent historiques, toujours époustouflantes, de neuf générations d'hommes et de femmes, chaque génération reliée symboliquement à l'une des planètes du système solaire. Oui, une destinée émergeait pour lui, à laquelle il se montrerait fidèle jusqu'à la fin.

Avec confiance, Goglu Tétrault-Pistoia s'ouvrit de ses ambitions artistiques à sa mère, pianiste de talent, et à l'un de ses anciens professeurs du cours classique. La réaction misceptique, mi-hilare de ces deux personnes lui fit prendre conscience que le monde serait long à accueillir une œuvre aussi sublime que la sienne. En effet, à cette époque, au Québec, l'heure n'était-elle pas aux dénonciations anticléricales et aux envolées patriotiques ? Quelle place restait-il pour un imaginaire singulier, avant-gardiste, totalement abstrait de l'ici et du maintenant ? Sans être abandonné, le projet fut mis de côté, le temps que l'auteur, qui exigeait que son œuvre fût le creuset de ses plus grandes idées, de ses émotions les plus profondes, de ses sensations les plus aiguës, pût gagner en maturité. Le livre à naître, se disait-il, méritait mieux que des manipulations maladroites.

Les années 1972-1976 virent Goglu Tétrault-Pistoia prendre de l'assurance. Conservant jalousement, en son for intérieur, une histoire dont il polissait avec délices les mille et une facettes, il entreprit une vaste recherche destinée à cristalliser mieux encore son inspiration. Admirateur de Zola et contempteur de ce « structuralisme » sans substance, il voulut tout apprendre sur les lieux, les métiers, les objets, les époques, les êtres dont il aurait à traiter. Les heures passées à la bibliothèque de Trois-Rivières débouchèrent sur des enquêtes de terrain en Mauricie, puis sur de multiples entrevues à travers le Québec, qui elles-mêmes menèrent à des voyages vers l'étranger. Ainsi Goglu Tétrault-Pistoia accumula-t-il des connaissances dans les domaines les plus hétéroclites : l'entretien d'astronefs, la poésie persane et la virologie subtropicale n'en sont que quelques exemples. Mais son ambition, jamais rassasiée, voulait embrasser un nombre toujours plus

grand de sujets, au point qu'il craignit , à certains moments, de n'être jamais assez documenté pour finalement passer à l'acte.

On peut dater de mai 1981 sa résolution de se mettre enfin à l'ouvrage et d'offrir aux lecteurs les fruits que son esprit mûrissait depuis déjà vingt ans. Sans doute le décès maternel, survenu plus tôt la même année, ne fut-il pas étranger à cette volonté ferme d'engendrer le grand œuvre ; en renvoyant la dépouille mortelle de sa mère dans son village natal des Pouilles, Goglu Tétrault-Pistoia parvint peut-être à se libérer de l'instance qui, à son insu, freinait son processus créateur. Pourtant, la vie allait l'obliger à différer un peu plus l'écriture de son cycle romanesque et, de la manière la plus inattendue, allait lui donner, au lieu d'enfants de papier, des enfants de chair.

En effet, il fréquentait depuis trois ans Emilia Crusinescu, une ébéniste yamachichoise d'origine roumaine, lorsqu'elle lui révéla sa grossesse. Leur premier couple de jumeaux naquit le 18 août 1982. Il fut suivi d'un second, le 11 février 1984. Comment ne pas admirer, chez Goglu Tétrault-Pistoia, le dévouement dont il fit preuve dans ces circonstances ? Prenant à bras-le-corps les responsabilités écrasantes qui lui échoyaient, à un âge où il avait cru pouvoir enfin puiser à sa vaste expérience du monde pour irriguer son chef-d'œuvre, il trouva un emploi dans une poissonnerie. Malgré son modeste salaire, les longues heures harassantes de travail permirent à sa famille de mener une vie décente. Conscient de son devoir, soucieux de ne pas laisser sa femme affronter seule la tempête de leur existence, capable de sacrifier les choses de l'esprit, il mena une vie d'honnête travailleur et de bon père de famille. De son propre aveu, les bouées auxquelles il s'accrocha et qui permirent à son courage de ne pas sombrer durant ces années ardues furent les vastes réflexions que continua de susciter son roman, l'attention méticuleuse portée aux moindres ressorts de son intrigue et la contemplation éperdue de ses épisodes favoris, ceux qui, il le savait, bouleverseraient le plus les lecteurs. En librairie, il voyait triompher, non sans amertume, les gros bouquins de Michel Tremblay, d'Yves Beauchemin,

de Francine Noël. Son livre *à* lui vivait désormais *en* lui, pleinement formé ; il ne restait qu'à le faire advenir.

Mais la tragédie se chargea de trahir une fois de plus les espoirs de l'écrivain. Ses quatre enfants se noyèrent accidentellement dans la Saint-Maurice, dont le cours bordait le terrain familial. Ils avaient auparavant mis le feu à la maison, profitant de l'absence de leur mère, partie courir la prétentaine. Reconnue coupable de négligence criminelle, elle fut envoyée à Joliette, au pénitencier pour femmes. Quant à Goglu Tétrault-Pistoia, plongé dans une hébétude que rien ne pouvait dissiper, il échoua dans une cabane en bois rond au nord de La Tuque, où ses activités se réduisirent à peu de chose : le sommeil, l'admiration des étoiles, la lecture. Pour tout livre, il avait apporté un dictionnaire *Larousse* et le *Précis de grammaire française* de Grevisse. Sans doute la compulsation rituelle de ces deux ouvrages si catégoriques, jointe à un sentiment tenace de médiocrité consécutif aux coups dont le destin venait de l'accabler, entraîna-t-elle l'abandon de son projet d'écriture. Comment y parvenir ? se demandait-il. La hauteur ineffable de ses visions, comment l'ancrer dans les mots ? La force magique de ses images, comment l'insuffler au public ? Le foisonnement des personnages ! La complexité des correspondances internes à l'œuvre ! Oh ! la rétivité de la langue et l'inaptitude de l'écrivain à lui passer les rênes ! Oh ! l'impuissance !

Au fil des années quatre-vingt-dix, tandis que florissaient des parterres d'écrits intimistes, il apparaissait de plus en plus à Goglu Tétrault-Pistoia que son épopée était d'un autre âge, conçue trop tôt ou trop tard. Sa foi en la littérature s'évanouit définitivement le 11 septembre 2001. Alors, le scandale du mal lui sauta aux yeux, comme si le paravent de la civilisation venait de tomber en même temps que les tours et de dévoiler la barbarie de l'humanité. Les livres… Quel support pouvaient-ils apporter ? Quel rempart pouvaient-ils offrir contre les guerres, les déprédations, les maltraitances, les pirateries de tous genres ? Les livres, décevants, oui, mais pire encore, le monde… Goglu Tétrault-Pistoia, vieilli, le regardait aller, ce monde où il ne se reconnaissait plus, monde agité,

mercantile, inhumain, où les nouveaux auteurs ne trouvaient rien de mieux à cultiver que leur haïssable moi.

Diminué par la maladie de Crohn, Goglu Tétrault-Pistoia passa les dernières années de sa vie à se raconter à lui-même, pour son seul contentement, les divers épisodes de sa chronique majestueuse, voire à inventer d'autres péripéties et à développer de nouvelles méditations, toutes allant grossir ce cosmos d'idées et d'images qu'il habitait maintenant comme une véritable demeure et qui se substituait pour lui au monde réel.

Pas une fois il ne témoigna le regret de n'avoir pas vu son œuvre publiée. Il déclarait plutôt que le summum de l'art d'écrire était de savoir se taire, et que les pages les plus enivrantes étaient blanches. Quel livre d'encre et de papier, et même de pixels, pourrait jamais supplanter le sien ? Sur son lit de mort, il parcourait encore avec bonheur les pages de son imagination. Et lorsqu'il s'éteignit, le 24 janvier 2010, à l'âge de soixante-neuf ans, ses doigts feuilletaient le vide. Il mourut avec la conscience lucide de n'avoir écrit aucun mot, mais avec la calme conviction d'avoir créé une œuvre de génie.